

FEUILLETON DU "SAMEDI"

Commencé dans le numéro du 23 Avril 1898

FANCHON LA VIELLEUSE

DEUXIÈME PARTIE

FANCHON AMOUREUSE

I

(Suite)



Il lui reprend le poignet, le lui tord, le traîne jusqu'à sa chambre. (P. 14, col. 1.)

Dans ceux-ci quelques maisons sont toujours bonnes.

D'autres ne le sont que d'une manière intermittente.

Cela dépend des locataires et de leur séjour.

A certaines périodes de l'année, quelques maisons charitables sont vides.

Du samedi au lundi, dans plusieurs autres, les locataires vont se reposer à la campagne.

Il faut savoir tout cela.

Et Fanchon l'ignorait.

En outre, ce ne sont pas les quartiers riches qui donnent le plus : au contraire, les maisons y sont défendues.

Dans les centres ouvriers, toutes les fenêtres s'ouvraient dans les vastes cours et de presque toutes les fenêtres on entendait des exclamations :

— Comme elle est gentille !

Et l'exclamation était accompagnée de quelques sous.

Parfois, une grosse voix d'homme criait, de là-haut, avec un accent qui lui faisait battre le cœur, l'accent de son pays de montagnes :

— Petite ! chante-nous la Marmotte !

Elle obéissait.

Alors des bravos éclataient de partout.

Mais ces jours-là étaient rares, c'étaient des jours de fête, dans la vie de Fanchon. Les jours de deuil étaient plus nombreux où elle rentrait, ayant à peine gagné dans sa journée de quoi manger et de quoi mettre quelque argent de côté pour payer son logeur à la fin du mois.

Parfois, dans ses journées, elle faisait des rencontres.

C'était tantôt des mendiants parisiens, infirmes ou faux infirmes, qui chantaient dans les cours.

Ceux-là, généralement, l'accueillaient mal, Fanchon était pour eux, une concurrence fâcheuse.

Elle eut à subir leurs injures et leurs grossièretés.

Et même, un jour, l'un d'entre eux la rejoignit, marcha derrière elle sans qu'elle s'en aperçût et, tout à coup, profitant de ce qu'il n'y avait personne dans la rue, il lui jeta son bâton dans les jambes.

Fanchon trébucha et tomba dans le ruisseau.

Elle dut rentrer tout de suite quai des Grands-Augustins, pour changer de vêtements.

Heureusement elle ne s'était fait aucun mal.

Heureusement aussi, la vieille n'avait pas été cassée, ce qui eût été une perte irréparable.

Comment eût-elle vécu sans son gagne-pain ?

D'autres fois, au moment où elle pénétrait dans une cour, elle y entendait déjà un concert.

C'étaient des petits Italiens, l'un jouant de la harpe, deux ou trois autres du violon.

A ceux-là, on donnait beaucoup.

Elle eut l'occasion de causer avec eux.

Au lac de Côme elle avait appris l'italien et elle lia conversation avec les petits musiciens dans leur langue, ce qui leur fit plaisir.

La connaissance ainsi fut bientôt faite.

Ils remontaient, ce jour-là, la rue de Vaugirard, et ils s'entretenaient tout de suite de leur métier et des chances de gain qu'ils y trouvaient.

Le plus âgé des enfants s'appelait Matteo et ils avaient avec eux une fillette nommée Juliana, qui avait à peu près l'âge de Fanchon, quoique plus petite.

Matteo avait demandé à Fanchon :

— A qui appartiens-tu ?

Fanchon n'avait pas compris la question.

Matteo la lui répéta, en s'expliquant :

— Comment s'appelle ton maître ?

— Mais je n'ai pas de maître... dit la fillette surprise. Et vous ?

— Nous en avons un qui s'appelle Luccini et chez lequel nous demeurons rue de la Bûcherie, pas loin de la place Saint-Michel.

— Moi, je demeure quai des Grands-Augustins : c'est également tout près de la place Saint-Michel.

— C'est notre maître Luccini qui nous dirige. Il nous envoie chaque matin dans différents quartiers de Paris, jamais les mêmes. Il connaît les bons endroits. Il sait à quelles époques il faut s'y présenter, à quelles époques on doit s'en abstenir... Et il n'a pas que nous !... Nous sommes une douzaine de musiciens en tout... qu'il distribue comme ça, par petites bandes, dans toute la ville... Tous les soirs nous rapportons la recette... Il la prend, prélève ce qu'il faut pour notre entretien et met de côté le reste pour nous le donner un jour ou l'autre, lorsque nous le lui redemandons pour rentrer dans notre pays...

— Et vos recettes sont bonnes ?

— Presque toujours... Luccini est si malin... Il a fait notre métier quand il avait notre âge. Il n'y a pas une maison de Paris qu'il ne connaisse et sur laquelle il aît une opinion... C'est bon ou c'est mauvais... Pour lui, comme pour nous, ça dit tout. Alors, nous ne perdons pas notre temps et quand nous jouons dans une cour, nous sommes à peu près sûrs de notre affaire.

Cette conversation fit réfléchir Fanchon.

— Quelle est votre recette ordinaire, par jour ? dit-elle.

— Cela dépend.

— En moyenne ?

— Dix, quinze, et dans les jours de réjouissance publique et les dimanches aux barrières, ou bien quand notre tour est venu de jouer dans les cafés, la recette monte souvent jusqu'à vingt francs...

Les petits mendiants la saluèrent, avec un sourire doux.

Matteo ajouta encore :

— Viens donc chez nous... On n'a à s'occuper de rien... C'est Luccini qui paye le logement, la nourriture et les réparations de nos instruments.

Fanchon ne répondit pas.

Mais ce jour-là et les jours suivants, cette idée travailla dans sa tête.

Certes, elle gagnait à peine son existence.

Cependant la liberté avait bien son prix et, ne connaissant pas le maître italien, elle ne voulait pas aliéner cette liberté à son profit.

L'hiver approchait.

Les courses étaient bien dures, par le froid parfois piquant, par les ondées glaciales, par les bourrasques de neige.

Pendant un mois, le hasard ne la remit point en présence des petits musiciens.

Un jour, elle crut les entendre.

Elle pénétra dans une cour de la rue Pigalle.

C'étaient bien eux, en effet, avec Matteo et Juliana.

Ils causèrent encore.

Mais elle les laissa partir.